

ANNALES

DE LA

SOCIÉTÉ BOTANIQUE

DE LYON

QUATORZIÈME ANNÉE. — 1886

NOTES ET MÉMOIRES

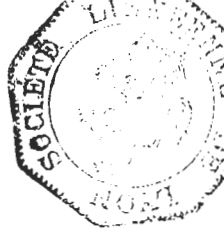


SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

AU PALAIS-DES-ARTS, PLACE DES TERREAUX

GEORG, Libraire, rue de la République, 65.

—
1887



UN MOIS EN TUNISIE ET EN ALGÉRIE

PAR

L. SARGNON

Tunis. — Le Bardo. — Zarouni.

Au printemps de l'année 1885, j'ai eu occasion de réaliser, en compagnie du docteur Perroud, le projet depuis longtemps caressé d'une excursion dans notre colonie africaine, sur cette terre où la nature sans cesse en éveil, surexcitée par l'action puissante d'une température toujours élevée, parfois torride, donne naissance à une végétation si différente de celle de nos zones tempérées et ouvre aux botanistes des champs sinon inconnus, du moins imparfaitement explorés. Notre itinéraire comprenait Tunis et ses environs, la province de Constantine jusqu'à Biskra, avec retour par Alger. Malheureusement, le temps que nous avions à consacrer à ce voyage était trop court, pour que nous puissions explorer convenablement une aussi grande étendue de pays, et tout ce que nous pouvions espérer c'était de rapporter des échantillons et surtout des souvenirs de la magnifique flore qui allait s'offrir à nous.

Partis de Marseille dans la soirée du 11 mai 1885, nous entrions dans la rade de la Goulette le mercredi 13 mai, à six heures du matin, après une traversée de trente-sept heures sur l'un des meilleurs bateaux de la Compagnie transatlantique la *Ville-de-Tunis*.

De la Goulette à Tunis, le trajet s'effectue par un chemin de fer d'une longueur de quinze kilomètres, et dont la voie suit en partie les bords marécageux du lac. Avant midi nous étions installés au Grand-Hôtel, allée de la Marine.

Sans entrer dans une description de la ville de Tunis, ce qui serait sortir de mon domaine, je ne puis passer sous silence le curieux spectacle qu'elle offre à l'étranger, avec sa physionomie

orientale, son atmosphère chaude et lumineuse, ses maisons blanches s'étagant et dominées par les mosquées et les forts, ses habitants de races et de costumes divers, ses souks ou marchés arabes, où chaque industrie est localisée dans des ruelles étroites, montueuses, fermées aux rayons du soleil par les toitures des maisons qui se rejoignent en forme de voûte. Il n'est pas jusqu'au quartier juif, si infect, si nauséabond qu'il soit, qui n'ait aussi sa couleur locale, avec une population grouillante, couverte d'oripeaux, les femmes et les enfants tatoués de henné, nonchalamment couchés ou accroupis sur le seuil de leurs demeures.

Le soir même de notre arrivée, nous faisons une promenade dans la campagne du côté du Bardo, palais du Bey, dont l'aspect extérieur est plutôt celui d'une caserne que d'une habitation princière. Nous n'en rapportons qu'une seule plante, le *Bupleurum odontites* L. (ex Dcsf.)

Le lendemain, 14 mai, nous visitons dans la matinée la propriété de Zarouï, appartenant à un Lyonnais, notre parent, M. Terras, située à quelques kilomètres de Tunis, dans la direction du sud. Dès notre arrivée, malgré un soleil ardent avec lequel nous n'étions pas encore familiarisés, nous nous mettons à l'œuvre, émerveillés par la riche végétation qui s'offrait à nos yeux. On peut en juger par l'énumération suivante :

Delphinium peregrinum L.	Echinops sphærocephalus L.
Sinapis geniculata Desf.	Centaurea Balansæ B. et R.
Althaea hirsuta L.	Microlonchus Clusii S. P.
Ruta montana Clus.	Emex spinosus Campd.
R. tuberculata Forsk.	Calendula algeriensis B. et R.
Trifolium tomentosum L.	Anagallis platyphylla Baud.
Ebenus pinnata L.	A. linifolia L.
Herniaria cinerea DC.	Echium maritimum Willd.
Punica granatum L.	E. plantagineum L.
Paronychia argentea Lam.	Marrubium alysson L.
Eryngium dichotomum Desf.	Linaria reflexa Desf.
Scabiosa maritima L.	Asparagus albus L.

La Marsa. — Sidi-Bou-Saïd.

De retour à Tunis et aussitôt après notre déjeuner, nous prenons, au chemin de fer de la Goulette, un billet pour la station de Marsa, où se trouvent les plantations de vignes du cardinal Lavigerie, que nous avons l'intention de visiter.

La Marsa est un petit village situé au sud-ouest de la Goulette, au pied de la colline sur laquelle s'élève la chapelle de Saint-Louis. Carthage y avait autrefois ses jardins; aujourd'hui on y voit le palais d'été du Bey et la maison de campagne de la Résidence. La propriété du cardinal est à mi-coteau. L'habitation est belle et vaste, d'une architecture qui rappelle un peu le style arabe; sa façade regarde Tunis, et les clos de vignes l'entourent en s'inclinant légèrement vers le sud. Nous admirons la belle venue et la culture soignée de ces plantations, de création récente; elles ne paraissent pas avoir dépassé la troisième feuille, et cependant on y compte de nombreux raisins qui entrent en floraison. Nous constatons que cet essai est plein de promesses pour l'éminent initiateur, et d'encouragements pour les colons qui se disposent à suivre son exemple.

Laissant à notre gauche la propriété du cardinal, nous dirigeons nos pas vers le village de Sidi-Bou-Saïd, qui occupe le sommet de la colline. Le chemin qui nous y conduit est sinueux, montueux, bordé de villas arabes, et, après plusieurs contours, débouche brusquement sur une esplanade étroite, appuyée d'escarpements et dominant de plusieurs centaines de pieds l'ancien cap de Carthage. Nous nous arrêtons pendant quelques instants pour contempler le spectacle qui s'offre à nos regards. Devant nous s'étend la mer sans limites, dont les eaux calmes et azurées reflètent, à ce moment, les derniers rayons du soleil couchant; à droite la Goulette et sa rade dans laquelle des bâtiments se tiennent à l'ancre; plus à droite le riant coteau de Radès, puis Hammam-Lif avec ses bains adossés au Dgebel Boukornein, dont la chaîne se profile au sud, et encore au-delà le cap Bon, qui enferme le golfe comme la corne d'un croissant. Enfin derrière nous Tunis, la blanche Tunis, assise au pied de son lac. La crainte de manquer l'heure du train de retour peut seule nous arracher à ce splendide tableau. Toutefois, malgré la rapidité et la distraction de notre course, la botanique ne fut pas complètement oubliée et nous rapportâmes quelques plantes intéressantes de la Marsa et de Sidi Bou-Saïd, à savoir :

Hypocoum Geslini Kral. et Coss.
 Oxalis cernua L.
 Trifolium intermedium Ehrh.
 T. Cherleri L.
 T. isthmocarpum Brot.
 Umbilicus horizontalis Guss.

Linaria reflexa Desf.
 Cynosurus echinatus L.
 Scleropoa memphitica Spreng.
 Atriplex Halimus L.
 Vaillantia hispida L.

Pendant que nos bagages sont chargés sur un arabas, nous prenons place, le 15 au matin, dans un dog-cart trainé par deux élégantes mules, au col orné de clochettes, et nous partons sous la conduite de M. Terras, pour sa propriété d'Ahmed-Zaïd, située à une vingtaine de kilomètres au sud de Tunis, où il veut bien nous offrir une hospitalité illimitée.

Après avoir côtoyé le petit lac de Seldyoum, nous suivons la direction du sud afin de visiter en passant la propriété que M. Fournier, un autre de nos compatriotes, vient récemment d'acquérir au lieu de Birkassa.

Une belle route bordée d'Agaves, puis un petit sentier au milieu des blés, nous conduisent à une habitation arabe, entourée d'un jardin dont la nature semble faire tous les frais. Mais ce qui appelle par-dessus tout notre attention, c'est une plantation récente de vignes dont les pousses vigoureuses annoncent une complète réussite.

Sans plus longtemps nous attarder, nous reprenons la grande route que nous suivons pendant quelques kilomètres encore ; puis inclinant à gauche, nous nous engageons à travers les champs en faisant lever sous nos pas de nombreuses alouettes huppées qui voltigent et viennent se poser familièrement autour de nous. Après avoir traversé successivement l'Oued-Milian et ses affluents l'Oued-Hamma, tous les deux en ce moment à sec, nous touchons à Ahmed-Zaïd, dont l'habitation avec ses dômes et ses murs blanchis au milieu d'un massif verdoyant nous apparaissaient de loin, comme une oasis dans le désert.

Le site d'Ahmed-Zaïd est bien préférable à ceux de Zarouni et de Birkassa. Du côté de l'est, à une distance d'environ deux kilomètres, le Dgebel R'Sas, l'un des points culminants de la chaîne de montagnes qui prend naissance au pied d'Hammam-Lif, développe une croupe arrondie et festonnée. Au sud l'horizon est fermé par plusieurs rangées de collines que domine, comme un géant, le mont Zarouan, le plus élevé de la contrée, et d'où viennent les sources qui alimentent la ville de Tunis. La proximité de la mer, que l'on aperçoit en s'écartant un peu de la propriété, permet à la brise de venir à certaines heures du jour tempérer la chaleur, et d'apporter pendant la nuit une rosée abondante qui rafraîchit et féconde un sol chauffé par les rayons d'un soleil ardent.

L'habitation d'Ahmed-Zaïd, de construction récente, présente

à l'extérieur le caractère mauresque, par son péristyle soutenu de quatre colonnes de marbre dont les fûts et les chapiteaux paraissent anciens, par ses fenêtres grillagées, et par les trois dômes qui surmontent la toiture en terrasse; sa distribution intérieure est appropriée aux besoins de la vie moderne. La façade du bâtiment principal regarde le Dgebel R'Sas, qui lui sert d'écran au lever du soleil. A gauche, c'est-à-dire du côté de Tunis, s'étend un vaste jardin, clos par des haies d'Agaves, d'une luxuriante végétation, et tout complanté d'Orangers, d'Oliviers, de Mûriers et de Figuiers qui fournissent un ombrage précieux dans ce pays ensoleillé. A droite sont les bâtiments servant d'écuries et de hangars ainsi qu'un puits, où les femmes arabes des gourbis voisins viennent plusieurs fois par jour s'approvisionner d'eau, au moyen d'amphores qu'elles portent sur les reins. Les champs de ce vaste domaine, jusqu'ici affermés par de pauvres Arabes qui ne demandent au sol que le strict nécessaire, ne portent en ce moment que de maigres moissons de blé et d'orge; mais bientôt ils seront transformés, grâce à l'intelligente activité de leur nouveau propriétaire, en un immense et productif vignoble. De toutes parts en effet on se met à l'œuvre, et sous peu cette campagne tunisienne, à laquelle on reproche aujourd'hui son aspect nu et dépouillé, montrera, comme l'Algérie, qu'elle n'attendait que la main et le génie de l'homme civilisé pour mettre au jour les richesses accumulées dans son sein.

Nous n'eûmes pas besoin d'étendre au loin le cercle de nos herborisations pour faire une riche moisson. Tout autour de l'habitation d'Ahmed-Zaïd et à deux ou trois kilomètres au sud nous récoltâmes pendant notre séjour les plantes suivantes :

<i>Nigella sativa</i> L.	<i>S. ambigua</i> Camb.
<i>N. hispanica</i> L.	<i>Lychnis Coeli</i> Rosa Desv.
<i>Glaucium corniculatum</i> Curt.	<i>Linum strictum</i> L. var. <i>spicatum</i> .
<i>Fumaria spicata</i> L.	<i>L. tenue</i> Desf.
<i>F. parviflora</i> Lam.	<i>L. gallicum</i> L.
<i>Cistus monspeliensis</i> L.	<i>Lavatera trimestris</i> L.
<i>Helianthemum glutinosum</i> Pers.	<i>Althæa hirsuta</i> L.
<i>Reseda alba</i> L.	<i>Erodium ciconium</i> W.
<i>Diplotaxis pendula</i> DC.	<i>E. hirtum</i> Willd.
<i>Raphanus raphanistrum</i> L. var.	<i>Ruta tuberculata</i> Forsk.
<i>fugax</i> .	<i>Zizyphus lotus</i> Desf.
<i>Silene bipartita</i> Desf.	<i>Calycotome villosa</i> Link.

- Lupinus reticulatus* Desf.
L. luteus L.
Lotus ornithopodioides L.
Ononis viscosa L.
O. Dehnhardtii Ten.
Tetragonolobus purpureus Mœench.
Medicago ciliaris Willd.
M. lappacea Lam.
M. trunculata Gærtn.
Trifolium angustifolium L.
T. scabrum L.
T. lappaceum L.
T. tomentosum L.
T. resupinatum L.
T. arvense L.
T. Clusii Gr. et God.
Anthyllis vulneraria L.
A. rubriflora Koch.
A. tetraphylla L.
Astragalus alexandrinus Boiss.
A. Epiglottis L.
Hedysarum coronarium L.
H. capitatum Desf.
Vicia lutea var. *hirta* Balb.
Paronychia nivea DC.
P. argentea Lam.
Thapsia garganica L.
Laserpitium meoides Desf.
Bupleurum protractum Link.
Sium siculum L.
Ammi majus L.
Ptychotis verticillata Duby.
Scandix Pecten Veneris L.
S. australis L.
Conium dichotomum Desf.
Eryngium triquetrum Desf.
E. ilicifolium Desf.
Lythrum hyssopifolium L.
Asperula hirsuta Desf.
Fedia caput bovis Pomel.
Valerianella discoidea Lois.
S. abiosa simplex Desf.
Conyza chrysocomoides Desf.
Chrysanthemum coronarium L.
Lonas inodora Gærtn.
Astericus aquaticus Mœench.
Logfia tenuifolia Pers.
Filago spatulata Presl.
Evax asterisciflora Pers.
Echinops strigosus L.
Silybum eburneum Coss. et Dur.
Onopordon macracanthum Schousb.
Cardopatum Fontanesii.
Centaurea aspera L.
C. Balansæ Boiss. Rout.
C. Fontanesii Spach.
Microlonchus Clusii Spach.
Centrophyllyum lanatum DC.
Atractylis cancellata L.
Tolpis microcephala Pomel.
Urospermum Dalechampii Desf.
Scelymus grandiflorus Desf.
Erythraea maritima Pers.
Convolvulus lineatus L.
Echiochilon fruticosum Desf.
Anchusa tinctoria Desf.
Lithospermum apulum L.
Echium pyrenaicum Desf.
Nonnea nigricans DC.
Antirrhinum calycinum Lamk.
Linaria scariosa Desf.
L. triphylla Mill.
L. heterophylla Desf.
Bartsia tricolor Pers.
Lavandula Stœchas L.
Stachys arenaria Vahl.
Sideritis montana L.
Marrubium Alysson L.
Teucrium campanulatum L.
T. pseudo-chamæpitys L.
Plantago commutata Guss.
P. lusitanica Willd.
P. albicans L.
P. Bellardi All.
P. psyllium L.
Euphorbia falcata L.
Urtica pilulifera L.
Ornithogalum narbonense L.
Uropetalum serotinum Gawl.
Briza maxima L.
Melica ciliata L.
Stipa tortilis Desf.
Vulpia incrassata L.
Koeleria villosa Pers.
Catapodium siculum L.
Ægilops ovata L.

J'ai encore à mentionner un *Sium* que je ne puis rapporter qu'au *S. nodiflorum* L., bien qu'il en diffère sensiblement par sa feuille plus obtuse dans la découpeure de ses folioles.

La liste qui précède témoigne, comme on pouvait s'y attendre, d'une grande analogie entre la flore de la Tunisie septentrionale et celles de la Sicile, de la contrée napolitaine, de la Sardaigne et de l'Espagne. Parmi les plantes qui leur sont communes, je citerai notamment : *Glaucium corniculatum* Curt., *Zizyphus lotus* Desf., *Lupinus reticulatus* Desf., *L. luteus* L., *Astragalus Epiglottis* L., *Thapsia garganica* L., *Scandix australis* L., *Evax astericiflora* Pers., *Nonnea nigricans* DC., *Antirrhinum calycinum* Lamk., *Linaria triphylla* Mill., *Marrubium Alysson* L., *Teucrium campanulatum* L., *Plantago albicans* L., *Catapodium siculum* L.; et d'une manière plus restreinte, le *Vulerianella discoidea* Lois., appartenant à la Sicile et à la Sardaigne, le *Lonas inodora* Gaertn., commun à la Sicile et à la région napolitaine, enfin l'*Echinops strigosus* L. indiqué comme étant propre à la Sicile et qui se trouve abondamment à Ahmed-Zaïd et probablement dans toute la Tunisie septentrionale.

Une course en voiture à Mornac, dans la propriété de M. Fournier, située à une heure de distance d'Ahmed-Zaïd, dans la direction de Hamman-Lif, nous fournit l'occasion de jeter un dernier coup d'œil sur la flore de cette partie de la contrée. Sur notre chemin nous rencontrons le marabout de Sidi-S'a; c'est la résidence du cheikh de la contrée, fonctionnaire chargé à la fois de la répartition des impôts et de la police locale.

Des Arabes, hommes et femmes, étaient devant sa porte, se disputant au sujet d'un troupeau de chameaux tirailé par eux en sens divers. Nous nous arrêtâmes quelques instants pour examiner cette scène curieuse par l'animation des acteurs, la volubilité de leurs paroles et surtout leurs intonations gutturales. Sans la crainte de nous attarder, nous eussions volontiers attendu l'issue du débat, certains, du reste, que l'affaire soumise au cheikh devait se trancher par une amende à son profit.

Après diverses allées et venues dans un bois d'Oliviers, nous découvrîmes Mornac, qui nous était précisément caché par ce bois. Très bien accueilli par le gérant de M. Fournier, nous visitâmes avec beaucoup d'intérêt l'habitation, véritable maison

mauresque. L'intérieur qui a aujourd'hui l'aspect d'une cour, témoigne, par sa profondeur, son dallage et ses revêtements en pierre, de son ancienne destination : c'était certainement un bassin, suivant l'usage invariable des Arabes, dont les habitations, comme le remarque Théophile Gautier, ne semblent être que de grandes fontaines enjolivées. A la hauteur d'un premier étage, une large galerie extérieure dessert les appartements, entre autres la chambre du maître en forme de T suivant le rite, et décorée de riches arabesques. Tout à côté, et communiquant avec la chambre du maître par une porte intérieure, l'appartement des femmes se trahit par les grillages qui en closent toutes les ouvertures. En maints endroits de remarquables boiserie et ferrures portent le cachet de l'art arabe. Au dehors une noria, espèce de manège avec son chapelet de godets, monte et déverse l'eau d'un puits qui alimente la propriété. Au nord et à l'est de l'habitation s'étend un jardin qui a conservé quelques vestiges de son ancienne splendeur et renferme un certain nombre d'arbres exotiques, notamment quatre Palmiers de petite taille, mais qui, soit à raison de l'espèce, soit plutôt à défaut des conditions de chaleur et d'humidité voulues, ne parviennent pas à fructifier.

Les alentours de Mornac sont, pour le moment, mieux cultivés que ceux d'Ahmed-Zaïd, partant moins riches en plantes sauvages ; aussi n'avons-nous à signaler de cette localité que trois espèces intéressantes : *Sisymbrium erysimoides*, *Ammi Visnaga* et *Senecio delphinifolius*.

Cette dernière que nous n'avons pas rencontrée à Ahmed-Zaïd, est très répandue dans les environs de Mornac, où elle trouve, sans doute, un sol mieux approprié à sa nature, je veux dire plus humide.

Nous ne citerons que pour mémoire : *Campanula parviflora* Lam. (C. Erinus L.) et *Lolium multiflorum* Lam.

La matinée du 20 mai fut employée par nous à rendre visite au Dgebel R'Sas, la montagne de plomb, ainsi nommée parce qu'elle renferme des mines de ce métal dont l'exploitation, commencée à l'époque romaine, est continuée de nos jours par une Société italienne. L'altitude de cette montagne (4 à 500 m.) nous faisait espérer la rencontre de plantes que nous n'avions pas trouvées sur le plateau, et notre attente ne fut pas déçue.

Après avoir franchi les champs déjà explorés, nous arrivons

au lit d'un ruisseau alors à sec et dans lequel nous trouvons : *Laurus nobilis* L. et *Convolvulus lineatus* L.

Non loin de ce ruisseau, s'étend une mare produite sans doute par des sources venant de la montagne. Nous l'explorons, en quête de plantes aquatiques, mais sans y trouver autre chose que le *Juncus foliosus* Desf., voisin du *J. bufonius* L., dont il diffère par les divisions du périanthe plus raides et plus aiguës.

Les eaux de cette mare, aujourd'hui stagnantes, alimentaient probablement un bourg romain dont l'existence est attestée en ces lieux par des pans de muraille restés debout, des voûtes effondrées, de nombreux tumulus et surtout par un mur d'enceinte dont on suit les traces au pied de la montagne. Nous nous arrêtàmes quelques instants à explorer et examiner ces ruines, derniers vestiges des édifices qui couvraient jadis ce sol aujourd'hui désert.

Jusque-là nos recherches avaient été peu fructueuses; mais après avoir pénétré dans une lande inculte et broussailleuse, nous trouvâmes successivement :

<i>Helianthemum arabicum</i> Pers.	<i>Scorzonera undulata</i> Vahl.
<i>Linum decumbens</i> Desf.	<i>Erythraea ramosissima</i> .
<i>Astragalus Epiglottis</i> L.	<i>Convolvulus undulatus</i> Cav.
<i>Ebenus pinnata</i> L.	<i>Andryala tenuifolia</i> DC.
<i>Micromeria nervosa</i> Desf.	<i>Lavandula multifida</i> L.
<i>Ptychotis verticillata</i> Duby.	<i>Salvia viridis</i> L.
<i>Carduncellus pinnatus</i> DC.	<i>Thymus capitatus</i> Hoffm.
<i>Phagnalon rupestre</i> DC.	<i>Rosmarinus officinalis</i> L.

Signalons tout particulièrement un *Delphinium pentagynum* Desf. qui s'écarte sensiblement du type par sa tige élançée et son inflorescence appauvrie.

En nous élevant sur les pentes rocheuses du Dgebel, nous rencontrons :

<i>Sedum azureum</i> Vahl.	<i>Callithrix quadrivalvis</i> ou <i>Thuya</i>
<i>S. hispidum</i> Desf.	<i>articulata</i> Desf.
<i>Coris monspeliensis</i> L.	<i>Rumex tingitanus</i> L.

puis un *Chlora* que l'on ne peut rapporter qu'au *C. grandiflora* Viv., bien qu'il en diffère par sa taille peu élevée (un à deux décimètres) et sa tige presque toujours uniflore.

Dans un ravin, notre attention est attirée par un pied touffu de *Ballota hispanica* L. avec de longs épis floraux. Tout à

côté le *Convolvulus undulatus* Cav. couvre le sol de ses tiges rampantes et de ses gracieuses petites clochettes bleues. Notons encore le *Sherardia arvensis* L.

La montée devenait ardue et pierreuse, et nous n'apercevions devant nous que des broussailles de Romarins et de Thuyas rabougris. D'autre part, l'heure du déjeuner qui était sonnée, l'impossibilité d'atteindre le sommet de la montagne qui nous paraissait couronnée par une crête rocheuse, tout nous décidait à revenir sur nos pas, chargés du reste d'une récolte satisfaisante.

Nous ne pouvions quitter Ahmed-Zaïd sans visiter l'intérieur d'un gourbi, en profitant d'une occasion qui vraisemblablement ne se représenterait plus pour nous ; car l'Arabe des champs, comme le Maure des villes, ne permet pas à l'étranger de franchir le seuil de sa demeure. Ici nous étions les hôtes du maître, et dès que nous en eûmes manifesté le désir, les propriétaires du gourbi le plus proche s'empressèrent de nous y introduire. Le gourbi se compose d'une enceinte fermée par une haie vive ou sèche, et dans laquelle se trouvent une ou plusieurs tentes, selon l'importance de la famille. L'enclos sert de refuge au bétail domestique, qui se compose généralement de chevaux, de bœufs, de vaches, d'ânes, de petites chèvres au poil noir et luisant, et de moutons de la taille des nôtres, mais en différant par un appareil caudal large et aplati à son point de départ, le tout sous la garde d'un chien au poil jaunâtre, qui paraît issu du chacal et qui a conservé le caractère sauvage et sournois de son ancêtre. La famille loge sous une tente, tissu d'un mélange de poils de chameau et de chèvre. Dans l'intérieur tout indique une civilisation primitive, les pierres du foyer, la meule sous laquelle on écrase le grain, le sac en peau qui sert à fabriquer le beurre, les ustensiles de ménage, jusqu'au berceau du nouveau-né suspendu à côté de la couche de sa mère. C'est là que trois générations vivent, travaillent et meurent, sans autre souci que la satisfaction des besoins du jour présent. Ne leur demandez pas leur âge, ils l'ignorent ; la jeune femme vous montrera son collier dont chaque pièce, métal, corail, os ou simplement pierre polie, est un témoin, un souvenir de quelque événement de sa vie ; s'il s'agit de cette vieille négresse, qui loge dans une espèce de niche et vit d'aumône, au visage ridé et jaune comme un vieux parchemin, on vous répondra qu'elle se souvient d'être

venue, jeune esclave, dans le pays et qu'elle a vu passer cinq Beys. Pour l'Arabe, le temps n'a pas de mesure.

Le lendemain de notre course au Dgebel-R'Sas, nous retournions à Tunis, et après y avoir passé la nuit, nous prenions congé de M. Terras, retenu à Ahmed-Zaïd par ses travaux agricoles, et le 22 mai, à cinq heures du matin, nous partions de la gare du chemin de fer de Bone Guelma pour Constantine.

De Tunis à Constantine. — Vallée de la Medjerda. Souk-Ahrras. — Guelma.

Bien que pendant tout le trajet nous n'ayons fait aucune halte, il ne sera peut-être pas sans intérêt, pour les botanistes, de connaître l'aspect des pays traversés dans ce parcours, au point de vue de la configuration du sol et de sa végétation. Pour abrégér, je ne ferai, au surplus, que transcrire mes notes de voyage.

A peu de distance de la première station de la voie ferrée, Manouba, nous rejoignons la Medjerda, le Bagradas des anciens, importante rivière qui prend sa source au sud-est de Souk-Ahrras, dans la province de Constantine, et va se jeter dans la mer, au-dessous de Porto-Farina, après un parcours d'environ trois cents kilomètres.

A la deuxième station, Djedeïda, nous jetons un dernier regard sur la campagne de Tunis qui va bientôt disparaître. Nous allons aussi quitter ces vastes plaines qui conduisent à Utique et furent jadis témoins de la grande lutte de Rome avec Carthage, pour suivre la vallée de la Medjerda jusqu'aux sources de cette rivière.

Dès Tebourba, le terrain devient onduleux. Aux champs cultivés succèdent des friches peuplées de Romarins, de Lentisques, de Genêts épineux et de quelques Oliviers rabougris. De toutes parts une ceinture de mamelons arrête la vue et ferme l'horizon.

Près de Bordj-Toum, deux montagnes assez élevées, l'Ensara et l'Heïdous, viennent rompre la monotonie d'un site aride et sauvage. Quelques habitations apparaissent et nous retrouvons la Medjerda dont nous nous étions momentanément séparés. Un peu plus loin le plateau s'élargit, la campagne reverdit et paraît mieux cultivée. Nous approchons en effet d'une

petite ville arabe Medjez-el-Bab, à deux kilomètres de la station de ce nom. Bâtie avec les matériaux d'une ancienne ville romaine, elle offre à l'archéologue des ruines et des inscriptions nombreuses. Du chemin de fer nous distinguons parfaitement une mosquée dont le minaret domine les constructions groupées à l'entour.

A mesure que nous nous éloignons de Medjez-el-Bab, le pays se vallonne de plus en plus, les cultures disparaissent en même temps, et c'est au milieu des buissons de Romarins et de Térébinthes que nous apercevons pour la première fois un marabout. On appelle de ce nom un petit monument sépulcral, élevé le plus souvent au milieu des champs et formé par quelques assises de pierres, surmontées d'un dôme arrondi. Ce caveau funéraire renferme quelquefois les restes d'un marabout vénéré et réputé saint ; le plus souvent il est simplement consacré à sa mémoire.

La station d'Oued-Zargua rappelle un des plus tristes épisodes de l'expédition franco-tunisienne, le massacre par les Arabes des employés de cette gare. Aujourd'hui un camp de zouaves, un bois d'*Eucalyptus* et une plantation de vignes qui borde la voie ferrée, sur une longueur de plus de trois cents mètres, témoignent hautement de la prise de possession française. Par un singulier contraste, tout près de là, les débris d'un mur qui paraît former une ligne de circonvallation, un vieux pont, une tour en ruine semblent nous présenter les vestiges d'un ancien camp romain.

La voie ferrée dévie et incline au sud. La Medjerda, dont nous avons rejoint le cours, a ses rives bordées de Tamarins et de Lauriers roses qui se reflètent dans l'eau verdâtre de l'Oued. Son cours est tellement sinueux dans cette région qu'il ne faut pas moins de neuf ponts et d'un long tunnel pour la suivre dans tous ses méandres. En même temps les mamelons qui fermaient l'horizon se sont rapprochés de nous et ont pris des formes abruptes. Nous sommes dans la partie la plus pittoresque de la vallée.

Bèja, septième station, est une ville de quatre mille habitants, bâtie sur une haute colline, au milieu d'une contrée relativement fertile. Près de la voie, on remarque un petit monument, en forme d'obélisque, élevé à la mémoire des victimes de l'Oued Zargua, avec la date du 30 septembre 1881. La chaîne de montagnes s'éloigne et laisse entre elle et nous une vaste plaine

qui offre à nos regards des champs de blé encore verdoyants, des orges que les Arabes commencent à moissonner ; des troupeaux errants, des marabouts dressés comme des menhirs, et dans le lointain des gourbis dont la fumée bleuâtre se dessine sur un ciel d'azur.

A Sidi-Zehili, la plaine s'élargit encore ; mais en même temps une deuxième chaîne de montagnes vient doubler la première et plaquer ses crêtes sur un fond vaporeux. La chaleur commence à se faire vivement sentir, et les troupeaux viennent s'abreuver dans les eaux de la Medjerda, dont nous côtoyons les rives.

Nous franchissons successivement Soukel-Kmis, siège d'un marché important, Ben-Bechir, qui dépend de la Kroumirie dont les monts se dessinent au nord, Soukel-Arba, poste militaire, sur un plateau fertile et cultivé, Sidi-Meskine et Oued-Meliz, deux stations sises dans une vallée étroitement serrée entre des collines moutonnantes, et nous arrivons à Ghardimaou, limite entre la Tunisie et l'Algérie. Le pays est devenu montagneux, la vallée de plus en plus serrée, et les pentes qui dominant le cours de la Medjerda, s'élèvent abruptes et rocheuses.

A Sidi-el-Hemessi nous apercevons pour la première fois des Chênes-Lièges. La voie ferrée suit les contours d'une gorge sinueuse, au fond de laquelle coule la Medjerda, réduite à l'état de simple ruisseau. Ses bords, qui nous montrent un calcaire alternativement gris et rouge, sont extrêmement boisés. Des Mauves géantes percent le fouillis de verdure de leurs têtes empanachées, tandis que les larges clochettes blanches des Liserons enguirlandent les troncs noueux des arbres.

Les stations d'Oued-Mongras et de Sidi-Bader nous offrent une région tortueuse, tourmentée, tantôt sous l'aspect de roches grises et dénudées, et tantôt de mamelons en forme de cônes couverts d'un tapis de verdure, puis des entrecroisements de vallons qui viennent aboutir à la vallée principale. En même temps que le décor, la scène change constamment. Ici ce sont des moissonneurs avec leur faucille étroite et allongée ; là un groupe d'Arabes entourant un joueur de guesba, et plus loin, debout sur un rocher isolé, comme une statue sur son piédestal, un Arabe magnifiquement drapé dans son burnous et laissant tomber son regard indifférent sur notre convoi, qui passe à ses pieds en jetant son cri aigu dans le silence de la vallée.

A Targa, la voie, creusée dans le roc, débouche, après un long tunnel, dans une série de vallons dont les coteaux sont couverts de vignobles. Des maisons, récemment construites dont les murs blanchis à la chaux réfléchissent les rayons du soleil, une jolie petite église, de vastes constructions sur la hauteur, nous indiquent que nous sommes dans un nouveau centre de colonisation ; c'est en effet Souk-Ahrras, bourg déjà considérable et qui par sa situation paraît appelé à un brillant avenir. C'est là que nous nous éloignons de la Medjerda, dont la source se trouve à une distance d'une vingtaine de kilomètres à l'ouest, près des ruines d'une ville romaine. A partir de ce point on se croirait transporté dans une région nouvelle, tant la nature du sol est transformée. Au lieu d'une série de landes le plus souvent incultes, on ne voit que prairies, bois de Chênes-Lièges, partout une végétation vigoureuse, au milieu de laquelle nous distinguons des Cistes, des Asphodèles, le *Cerinthé major*, le *Spartium junceum*, des *Calycotome* en buissons couverts de leurs belles fleurs d'or. C'est le pays des fontaines, comme l'indique le nom arabe Aïn qui revient sans cesse, Aïn-Semour, Aïn-Olfra, Aïn-Tahamimim. La voie ferrée, à travers une succession de collines, franchit, sur une pente parfois vertigineuse, des gorges admirablement boisées et pittoresques, entre autres la gorge des Colimaçons, d'où la vue plonge à pic sur les vallées d'Oued-Melah et de la Seïbouse.

Viennent ensuite Medjez-Sfa et Duvivier, dont le nom consacre le souvenir d'un de nos héros africains. C'est à cette dernière station qu'a lieu la bifurcation sur Bône. La campagne se présente d'abord sous l'aspect d'un plateau onduleux, de pâturages parsemés d'Oliviers ; mais à la rencontre du Nador, elle se transforme en une gorge étroite dans laquelle la voie ferrée s'engage avec cette rivière entre deux murailles de rochers. La fraîcheur de l'eau, la lumière indécise du crépuscule qui en baigne les rives, ajoutent aux charmes de ce site remarquable. Après un assez long parcours, la gorge s'ouvre sur un large plateau où des prairies alternent avec les champs de blé et de jeunes plantations de vignes. Le soleil qui va disparaître derrière les monts Mahouna dont l'ombre s'allonge insensiblement, répand sur la campagne, comme un dernier adieu, ses feux les plus éblouissants, pendant que la brise du soir nous apporte, avec la douce odeur des prairies, les sons de la cloche

de l'église du village le Petit, gracieusement posé sur une éminence voisine du Nador.

Un de nos compagnons de voyage nous fait remarquer que nous sommes dans la vallée des Beni-Marmi, jadis peuplée de lions, et témoin des exploits de Gérard. Il nous montre le Dgebel-Mahouna (selle de cheval) qui se dresse en face de nous et le Dgebel-Halouf (du sanglier) dont le massif imposant ferme l'horizon sur notre droite.

La nuit est arrivée, et ce n'est qu'à travers son voile que nous pouvons apercevoir Millesimo et ses jardins, et plus encore dans l'ombre, Héliopolis village de création récente, déjà célèbre par ses vins et par ses fraises.

A sept heures et demie nous étions à Guelma, ville d'un aspect tout européen. Nous y passons la nuit à l'hôtel Auriel.

Le lendemain, à 5 heures 30 du matin, nous reprenons le chemin de fer à la destination de Constantine. Avant d'atteindre la station de Medgez-Amar (grès rouges) nous traversons l'Oued-Hamdam, lequel, réuni plus bas à l'Oued-Cherf, forme la Seïbouse.

Une nuée de vapeur annonce de loin la station d'Hammam Meskoutine, célèbre par ses eaux minérales. Du chemin de fer nous apercevons distinctement la cascade pétrifiée, formée par les dépôts calcaires qui s'y accumulent depuis des siècles. La température de ces eaux est de 95 degrés, et leur débit de cent mille litres à la minute. On voit par là quelle est son importance. Des mosaïques, des débris de pierre avec leurs inscriptions, indiquent que ces sources étaient connues et utilisées du temps des Romains.

La voie suit le lit caillouteux de l'Oued-Hamdan d'abord dans une gorge étroite et boisée, puis dans une série de vallons d'aspects variés.

A Kroubs (ruines) nous changeons de ligne et nous entrons sur le domaine de l'Est-Algérien. Des routes bien entretenues, fermées aux entrecroisements par des barrières mobiles, des constructions vastes et d'une apparence confortable, tout nous annonce que nous approchons d'un centre plus civilisé. Nous touchons à Constantine.

Constantine. — Batna (23-25 mai).

Lorsqu'on arrive à Constantine, la Cirta des Romains, et que l'on aperçoit cette ville qui s'élève en amphithéâtre, à une altitude moyenne de six cents mètres, entre l'abîme au fond duquel s'écoulaient les eaux noires et croupissantes du Rhimmel et les rochers de Sidi M' Sid qui se dressent au nord comme une muraille gigantesque, on se reporte involontairement aux jours de la conquête et on se demande par quel effort héroïque l'armée française a pu arracher ce nid d'aigle au fanatisme religieux et patriotique des Arabes. Le côté sud est le seul point par où son assiette se rattache encore au massif de Mansourah, dont elle a dû se détacher dans les temps géologiques. Fortement inclinée du nord-ouest au sud-est, la configuration de la ville, d'après le dire arabe, est celle d'un burnous étendu, dont la Kasba, qui en occupe le sommet, représenterait le capuchon.

Après avoir franchi le pont qui traverse le Rhimmel, au-dessus de l'abîme, nous prenons la rue Nationale, à l'extrémité de laquelle se trouve l'hôtel d'Orient, où nous descendons, non loin de la place Nemours ou de la Brèche, centre animé de la ville.

Pour utiliser la soirée, nous faisons une promenade sur les pentes comprises entre la voie du chemin de fer de Sétif et le cours du Rhimmel. Parmi les plantes récoltées dans cette promenade, je citerai : *Ebenus pinnata* L., que nous avons déjà trouvé, mais moins abondamment, autour d'Ahmed-Zaïd, *Catanance lutea* L. et *Othonna cheirifolia* L. Cette dernière plante est indiquée dans les auteurs comme étant spéciale à la Numidie, mais je dois dire que je l'ai trouvée parmi celles qui m'ont été adressées dernièrement de Sousse (Tunisie) par un de nos collègues M. Ferrouillat. Notre promenade s'était prolongée jusqu'à la nuit tombante, et lorsque nous rentrâmes dans Constantine, les cigognes venaient de toutes parts s'abattre sur les toits où elles perchent la nuit comme de vigilantes sentinelles, et du haut du minaret de la mosquée Djama-el-Kébir, dans la rue Nationale, le muezzin annonçait l'heure de la prière.

Le lendemain nous nous dirigeâmes tout naturellement sur les hauteurs de Sidi M'sid, localité qui nous parut de suite la plus favorable à nos recherches, soit à cause de son altitude, soit surtout à raison de l'absence de récoltes. Notre attente ne

fut pas trompée, et malgré l'ardeur d'un soleil tropical et les piqûres incessantes des moustiques, qui nous assiégeaient, nous fîmes une excellente récolte; mais comme, à notre retour de Biskra, nous avons refait cette même course sur un rayon plus étendu, nous renverrons à cette date, pour éviter des répétitions, la liste complète des plantes reconnues par nous en cette localité.

Le 25 mai, à sept heures du matin, nous prenons le chemin de fer pour Batna. La campagne, d'abord unie et cultivée, se valonne bien vite, et de moins en moins fertile finit par se couvrir de touffes épaisses et envahissantes d'une graminée dans laquelle nous reconnaissons l'*Arundo festucoides* Desf., le Diss des Arabes. Puis elle nous présente de nouveau des calcaires gris, dénudés, dont les roches parsemées de touffes verdissantes simulent un pointillé d'un curieux aspect.

Après El-Guerra, où nous changeons de voiture, à raison de la bifurcation sur Sétif et Batna, et Aïn M'lila, siège d'un marché important, nous arrivons à la station des Lacs, qui prend son nom de deux lacs salés communiquant entre eux.

Celui de droite, Chot-Tinsilt était, en ce moment, couvert de beaux flamands que nous avons en vain cherchés sur le lac de Tunis, qu'ils fréquentent pendant la saison d'hiver. Il y en avait des milliers, et malgré la distance qui nous séparait, comme, à chaque instant, ils s'élevaient en l'air et voletaient au-dessus de l'eau, nous pouvions distinguer leurs longs cous flexueux, et leurs vastes ailes dont le plumage rose miroitait au soleil.

Pendant l'arrêt à la station d'Aïn-Yacout, nous récoltons autour de la voie les trois plantes suivantes :

Asphodelus fistulosus L.

Aizoon hispanicum L.

Hordeum villosum M. Bieb.

A partir de la station d'El-Nadher nous quittons les hauts plateaux pour entrer dans une région montagneuse en suivant la vallée de l'Oued-El-Harrar, qui doit nous conduire jusqu'à Batna.

Fesdis nous montre un petit vignoble. Les montagnes qui ferment l'horizon affectent la forme pyramidale; elles sont couvertes d'arbres verts rabougris, parmi lesquels nous distinguons le *Thuya*.

Batna, en arabe le Bivac, est une ville moderne, parfaitement

alignée et bâtie sur l'emplacement d'un ancien camp de l'armée française. Son enceinte continue, fortifiée et percée de quatre portes qui, eu égard à leur direction, prennent les noms de portes Constantine, de Sétif, de Biskra et de Lambèze, ses vastes casernes, la situation rapprochée de l'entrée du désert, donnent à Batna l'aspect d'une importante place de guerre.

Notre programme ne comportait pas de séjour à Batna ; nous mêmes néanmoins à profit le temps qui nous restait jusqu'à la nuit pour faire une promenade, hors de la ville, sur la colline qui s'élève au nord. En peu de temps nous eûmes une ample récolte de plantes nouvelles, et la richesse de cette localité nous fit plus tard regretter de ne pas lui avoir consacré un jour ou deux.

Voici la liste des plantes récoltées par nous dans l'espace de quelques heures :

Adonis vernalis var. dentata Delile.	Asperula hirsuta Desf.
A. microcarpa DC.	Scabiosa simplex Desf.
Ceratocephalus falcatus Pers.	Filago spathulata Guss.
C. furfurascens.	Micropus bombycinus Lag.
Delphinium orientale Gay.	Solenanthes lanatus Alph. DC.
Rœmeria hybrida DC.	Santolina canescens Lag.
Matthiola coronopifolia Sibth.	Asterothrix hispanica Poir.
Sisymbrium torulosum Desf.	Onopordon macracanthum Sch.
S. runcinatum Desf.	Carduncellus plumosus.
Alyssum clypeatum Dur.	Xeranthemum inapertum DC.
Iberis parviflora Munby.	Androsace maxima L.
Biscutella auriculata L.	Thymus algeriensis Boiss.
Helianthemum pilosum Pers.	Stachys hirta var. parviflora.
H. rubellum Presl.	Marrubium alysson L.
H. croceum Desf.	Teucrium polium L.
Silene muscipula L.	T. pseudo-Chamæpitys L.
Malope malacoides L.	Plantago commutata Guss.
Retama sphaerocarpa Boiss.	Gladiolus segetum Gawl.
Erinacea pungens Boiss.	Lygeum spartum L.
Genista cephalantha Spach.	Stipa parviflora Desf.
Anthyllis tragacanthoides Desf.	S. barbata Desf.
Astragalus glaux L.	S. gigantea Lag.
A. nummularioides Desf.	Kœleria crassipes L.
A. canaliculatus Willd.	Avena pratensis var. australis.
Hippocrepis squarrosa.	Wangenheinia lima Mœnch. ou Cy-
Paronychia Cossoniana J. Gay.	nosurus lima L.
Turgenia latifolia Hoffm.	Ægilops ventricosa Tausch.
Thapsia villosa L.	Hordeum maritimum With.
Deverra chlorantha Coss. et Dur.	Lolium rigidum Gaud.
Hohenackera polyodon Coss. et Dur.	Lepturus incurvatus Trin.
Carum incrassatum Boiss.	

De Batna à Biskra.

Le 26 mai nous quittons Batna à huit heures du matin, sur la diligence qui fait le service des dépêches.

Le paysage n'a pas varié. La route serpente sur un étroit plateau borné par des collines qui offrent cet aspect pointillé que nous avons remarqué en approchant de Batna. De rares et maigres cultures couvrent la campagne, cependant à Aïn-Touta (fontaine du mûrier), nous retrouvons quelques plantations de vignes.

Pendant la halte que nous y faisons pour déjeuner, nous récoltons, tout près de l'auberge, une plante nouvelle jusqu'ici et que nous devons retrouver abondamment au désert, le *Peganum harmala* L., l'Harmel des Arabes. Aïn-Touta forme un col qui nous amène sur un nouveau plateau à l'extrémité duquel se dessine le massif rocheux d'El-Kantara. Puis viennent la Baraque, hôtel et relais établi par les entrepreneurs de la diligence; les Tamarins, à l'entrée d'une gorge sauvage dans laquelle la route s'engage pour rejoindre l'Oued-Kantra, le col des Juifs, appellation fréquemment donnée en Algérie aux passages dangereux pour la bourse et la vie des voyageurs. La route se précipite avec une pente vertigineuse à travers des mamelons calcaires qui ressemblent aux dunes des bords de la mer. C'est le désert montagneux. Tout à coup, au fond de cette vallée d'un aspect désolé et sinistre, surgit un îlot de verdure, et à mesure que nous en approchons nous distinguons des bouquets de Palmiers, et, à travers leur feuillage, des habitations, une mosquée, un pont d'une seule arche, qui a donné son nom à la première oasis du Sahara oriental El-Kantara. De l'autre côté du pont, le rocher, sur lequel s'appuie le village et qui semble, au premier aspect, se dresser comme une barrière infranchissable, s'ouvre brusquement, et la route en même temps que la rivière se jettent l'une et l'autre dans la fissure comme dans un gouffre. Après avoir admiré ce site étrange, nous mettons à profit le temps du relais pour explorer les éboulis à gauche de la route, espérant y rencontrer l'Alfa qu'il nous semblait avoir aperçu du haut de la diligence, nous ne trouvons que le *Centaurea parviflora* Desf., très abondant en cette localité.

De l'autre côté du rocher, le paysage est tout différent, mais non moins pittoresque. La route longe les habitations arabes, entourées pour la plupart d'une enceinte en pisé qui les cache aux regards des passants. Quelques femmes apparaissent sur le seuil des portes, mais à notre approche elles se sauvent avec effroi, nous permettant à peine de saisir au passage leurs bizarres accoutrements et quelques traits de leurs visages tatoués au milieu desquels percent des yeux agrandis par le bistre du Kohol. De chaque côté de la rivière, de nombreux Palmiers, vingt mille au dire des guides, dressent, suivant l'expression poétique de Théophile Gautier, leur grand soleil de feuilles sur leurs fûts cannelés, puis, comme décor, un fond de montagnes dont les flancs ravinés offrent des teintes qui alternent du rouge au gris, du bleu à l'ocre, donnant lieu à des effets de lumière merveilleux.

A partir d'El-Kantara la route n'est plus guère qu'une piste sur un terrain caillouteux, entrecoupé de ravins que les chevaux de la diligence franchissent avec un entrain infatigable.

La fontaine des Gazelles nous offre une oasis en miniature; une maison arabe, un enclos et quelques Palmiers. Les gazelles viennent, dit-on, s'y désaltérer la nuit.

Avant d'arriver à El-Outaïa, nous apercevons, sur notre gauche, une chaîne de montagnes formée de gypse gris et de sel gemme : c'est le Dgebel-El-Melah ou montagne de sel. Bien que la route en soit distante de plusieurs kilomètres, le sol que nous foulons a une teinte blanchâtre, un aspect salin et nous y trouvons deux plantes caractéristiques : *Statice pruïnosa* et *Limoniastrum Guyonianum* Durieu. Cette dernière était tellement imbue d'eaux salines, qu'elle produisit une véritable inondation dans nos presses et que nous désespérâmes un moment de parvenir à la dessécher.

El-Outaïa, comme son nom l'indique, commande une vaste plaine fermée au sud par une chaîne de montagnes qui nous cachent le désert. Il nous fallut le reste de la soirée pour la parcourir et il était nuit lorsque nous atteignîmes le col de Sfa. Ce fut pour nous une déception, car nous espérions arriver à temps pour jouir du point culminant de la vue sur le désert, cette mer de sable, immobile, sans rivage. Non seulement le ciel s'était assombri, mais dans les sinuosités du col nous fûmes assaillis par une légère bourrasque accompagnée de pluie qui dura jusqu'aux portes de Biskra.

Biskra. — Le Sahara (27 et 28 mai).

Malgré la fatigue qu'entraîne nécessairement une journée entière passée en diligence, sur une route aussi agrémentée de ravins que celle qui nous avait amenés aux portes du désert, nous prîmes à peine le temps de dîner à l'hôtel du Sahara, où nous étions descendus, et nous nous laissâmes conduire par un cicérone empressé dans l'un des cafés mauresques de la ville. Il nous avait parlé d'un spectacle extraordinaire, une danse de nègres qui ne se donne que sur commande, une véritable représentation à bénéfice. Ce fut tout simplement une danse d'Ouled-Naïls. On appelle ainsi des femmes qui, chaque année, viennent des environs de Laghouat, chercher fortune à l'aide de leurs charmes dans le but de ramasser une dot et trouver au retour un époux dans leur tribu. Vêtues d'oripeaux aux couleurs éclatantes, le visage tatoué, de larges anneaux aux oreilles, des bracelets d'argent aux bras et aux jambes, elles se livrent, aux sons d'une musique sauvage, à des mouvements monotones de la poitrine et du ventre, pâle copie de la danse si vantée des odalisques et des almées.

Le lendemain matin, à notre lever, nous fîmes agréablement surpris par la vue du beau jardin public, situé en face de l'hôtel, planté d'arbres exotiques, entouré de fossés dans lesquels court une eau qui se renouvelle plusieurs fois par jour et répand la fraîcheur et la fertilité sur son passage; ce délicieux jardin offre aux habitants de Biskra un lieu de promenade et d'abri contre les ardeurs d'une température qui dépasse souvent quarante degrés.

La ville française qui, en dehors de la garnison, ne comporte qu'un petit nombre d'habitants, consiste presque uniquement en une longue ligne de maisons à arcades, construites en briques séchées au soleil avec façade sur le jardin public.

À gauche de l'hôtel se trouve le fort Saint-Germain, vaste carré, avec bastions aux angles. Dans l'intérieur de l'oasis, il y a aussi plusieurs casernes dans lesquelles on entend à chaque instant retentir la trompette.

La ville arabe est située à l'ouest. Les maisons y sont basses et forment des rues étroites où le passage est souvent obstrué

par des corps accroupis ou étendus de leur long sur la voie. Dans la partie centrale de la ville est un marché couvert dans lequel des juifs et des Arabes offrent des marchandises de nature variée. Ici un Arabe fait une grillade en plein air avec des morceaux de viande dont l'aspect n'est rien moins qu'appétissant ; là on fabrique et on vend du kouscouss ; plus loin, du thé, des gâteaux, des étoffes, des bibelots, tout cela au milieu d'un mélange assourdissant de cris gutturaux dans lesquels percent quelques mots français, sans doute à notre adresse.

Avant déjeuner nous explorons les fossés qui bordent le fort Saint-Germain, puis nous pénétrons dans l'enceinte des Palmiers qui forment un véritable bois sous l'ombrage duquel toute végétation disparaît. Dire un mot de cet arbre ce n'est pas sortir de notre sujet, au contraire. Le Dattier, *Phoenix dactylifera* L., pourvoit presque à lui seul à l'alimentation des contrées sahariennes. Pour la fécondation de ses fleurs et la maturation de ses fruits, il faut une température élevée et soutenue depuis le printemps jusqu'à l'automne ; il faut en outre une irrigation fréquente ; de là le proverbe arabe : « le Dattier veut sa tête dans le feu et ses pieds dans l'eau. » On comprend la sollicitude des Arabes pour cet arbre précieux, véritable providence du désert. Aussi on juge de l'importance d'une oasis par le nombre de ces Palmiers ; Biskra en compte cent quarante mille. Pour les arroser, on a recueilli les eaux qui descendent du Dgebel-Aurès, et, après les avoir réunies en un seul cours qui prend le nom d'Oued-Biskra, on les distribue à travers les plantations au moyen d'une écluse, de fossés et de rigoles qui apportent l'eau à chaque pied de Palmier.

Notre récolte avait été à peu près nulle ; en côtoyant l'Oued, nous avons passé à côté de la végétation saharienne sans nous en douter.

Le reste de la journée fut consacré à la visite des environs de Biskra, et tout d'abord du village nègre, situé à peu de distance de la ville française. Composé de petites maisons blanchies à la chaux, alignées sur trois ou quatre rues étroites, il renferme une quarantaine de familles vivant complètement en dehors des Arabes. Les femmes sont assises sur le seuil de leurs demeures, vêtues de robes ou plutôt de chiffons de soie aux couleurs les plus voyantes, rouges, vertes, jaunes, tout cela fripé, usé, presque en guenille, et par-dessus une profusion de colliers, bra-

celets, aux oreilles des anneaux d'une dimension démesurée.

L'une d'elles surtout attira notre attention, elle était d'une taille presque géante, et marchait fièrement affublée d'une étoffe de soie d'un jaune passé indéfinissable ; mais ce qu'il y avait de plus curieux dans son accoutrement, c'est qu'elle portait derrière elle, au bas et dans un pli de sa robe, un petit négrillon dont on n'apercevait que la tête crépue et qui s'agitait comme un corbeau dans son nid. Quelques-unes de ces femmes font tourner un fuseau ; mais la plupart semblent se livrer uniquement aux charmes de la conversation. Parmi les hommes il en est qui confectionnent des paniers, artistement tressés en fils d'aloès et en lambeaux d'étoffes, dont les vieilles culottes rouges de nos militaires font le plus souvent les frais.

En quittant le village nègre, nous suivîmes la chaussée qui côtoie d'un côté le lit de l'Oued-Biskra et de l'autre un massif de Palmiers qui fait partie de la propriété Landon, magnifique villa, où l'on a réuni un nombre considérable de plantes exotiques, et qui est à ce titre une curiosité de Biskra.

Nous étions guidés dans notre promenade par un petit Arabe espiègle, intelligent et possédant quelques mots de français. Sur notre demande il nous conduisit au vieux Biskra, village exclusivement arabe, composé de quelques masures basses en briques sèches cimentées grossièrement avec de la terre grasse, sur des rues étroitement tortueuses. La mosquée est une des plus anciennes de l'Algérie. L'intérieur est pauvre, sans ornement, le sol couvert d'un misérable tapis que l'on consentit à relever moyennant une légère rétribution, afin de nous épargner l'ennui de nous déchausser. La partie de la mosquée la plus intéressante, pour le visiteur étranger, c'est la plate-forme à laquelle on arrive par un escalier étroit et dont la voûte est si basse qu'il faut continuellement se courber pour en franchir les degrés. De la terrasse on domine l'immensité du désert, et l'on aperçoit, comme des points noirs, les oasis les plus rapprochées de Biskra.

Lorsque nous rentrâmes, le soleil allait disparaître à l'horizon. C'est le moment où tout bon musulman, quel que soit le lieu où il se trouve, seul ou en présence d'étrangers, sans nul respect humain, doit après une ablution sommairement faite dans le premier ruisseau venu, adresser des prières à Dieu, en se tournant vers l'Orient, et en se livrant à des genuflexions, des

prosternements et baisements du sol plusieurs fois répétés. C'est aussi le moment où les Arabes se réunissent, les uns buvant le café, en plein air, et conversant gravement, les autres se livrant au jeu de cartes pour lequel ils sont passionnés. Nous étant approchés d'un groupe, nous ne pûmes saisir la marche du jeu, mais seulement constater que leurs cartes, comme les nôtres, étaient couvertes de dessins coloriés, représentant des personnages, des arbres, des maisons.

Au faubourg sud de Biskra, près d'une porte d'une architecture tout orientale, qui a été maintes fois reproduite par la gravure et la photographie, se trouve un vaste champ, qui servait alors de parc à un nombreux troupeau de chameaux, et ce fut pour nous un spectacle nouveau et intéressant que de voir la rentrée de ce troupeau, la manière dont l'Arabe dirige chaque animal à la place qui lui est destinée, l'arrête en se suspendant à sa queue, et, en la tirant violemment en arrière, l'amène à se coucher en lui promenant la main sur le col et les flancs, ou bien l'excite à se relever, non sans peine, après lui avoir attaché le bât qui doit supporter le fardeau, malgré le cri plaintif et suppliant que fait entendre cet animal lorsqu'on l'appelle au travail.

Le lendemain fut un jour de véritable et fructueuse herborisation. Nous nous étions complètement fourvoyés la veille en cherchant des plantes dans la partie ombragée de l'oasis. Mais aussi comment supposer, lorsqu'on n'est pas prévenu, que sur un sol de pierres et de graviers où, à quelque mètres de distance, on n'aperçoit aucune herbe, pas la moindre verdure, se trouve une végétation d'une variété et d'une délicatesse incroyable.

Nous suivîmes le lit desséché de l'Oued-Biskra et, dans un parcours de moins de cent mètres, nous récoltâmes les plantes suivantes :

<i>Cleome arabica</i> L.	<i>Helianthemum ellipticum</i> Pers.
<i>Matthiola lunata</i> R. Br.	<i>H. sessiliflorum</i> Pers.
<i>Eremobium lineare</i> Delile ou <i>Malcolmia Ægyptiaca</i> L.	<i>Frankenia pallida</i> Boiss.
<i>Moricandia divaricata</i> Coss. et Kral.	<i>Lepigonum medium</i> Wahlb.
<i>M. suffruticosa</i> DC.	<i>Malva ægyptia</i> L.
<i>Nasturtium ceratophyllum</i> Coss.	<i>M. parviflora</i> L. ou <i>M. macrocarpa</i> Desf.
<i>Sisymbrium Doumetianum</i> Coss.	<i>Erodium guttatum</i> Willd.
<i>Diptotaxis pendula</i> DC.	<i>Fagonia glutinosa</i> Delile.
<i>Senebiera coronopus</i> Poir.	<i>Zygophyllum cornutum</i> Coss.

Peganum harmala L.	Echinopsilon muricatum Moq.
Medicago laciniata All.	Sonchus maritimus L.
Hedysarum carnosum Desf.	Picridium tingitanum Desf.
H. aculeolatum Boiss.	Crepis senecioides Delile.
Lythrum Graefferi Ten.	Andryala ragusina L.
Tamarix africana L.	Fraxinus oxyphylla M. Bieb.
Citrullus Colocynthis ou Cucumis Colocynthis L.	Anagallis arvensis L.
Herniaria fruticosa Desf. non L. ou H. Fontanesii Gay.	Dæmia cordata R. Br.
Ptoranthus echinatus Desf.	Erythraea spicata Pers.
Paronychia Cossoniana Gay ou P. longiseta Vahl.	Heliotropium undulatum Vahl.
Daucus aureus Desf.	H. crispum Desf.
Helosciadium nodiflorum L.	Datura stramonium L.
Callipeltis cucullaria Stev.	Linaria fruticosa Desf.
Senecio auriculatus Vahl.	Salvia ægyptiaca L.
Pyrethrum trifurcatum Willd. ou Chrysanthemum trifurcatum Desf.	S. lanigera Poir. ou S. cerato- phyloides Munby.
Chamomilla aurea Gay.	Plantago Psyllium L.
Asterothrix hispanica Poir.	P. villosa.
Inula arabica Cassini.	Statice Bonduelli Lestib.
Asteriscus spinosus G. et Godr.	Forskalea tenacissima L.
A. aquaticus Mœnch.	Polygonum aviculare L.
Gnaphalium spicatum Vahl.	Euphorbia globulosa Coss. et Dur.
Filago spathulata Guss.	Asphodelus pendulinus Coss.
Atractylis microcephala Coss.	Scirpus maritimus L.
Centaurea parviflora Desf.	Cynodon dactylon Pers.
C. omphalotricha Coss. et Dur.	Agrostis verticillata Vill.
C. calcitrapa L.	Polypogon monspeliensis Desf.
Centrophyllum lanatum DC. var. trachycarpum Coss. et Dur.	Arthratherum plumosum P. de B. var. floccosum.
Catanance arenaria Coss. et Dur.	Schismus marginatus P. de B.
Tourneuxia variifolia Coss.	Danthonia Forskahlii Ten.
Spitzelia cupuligera Dur.	Avena barbata Brot. var. fuscescens.
	Æluropus littoralis Parl. var. repens.
	Kœleria villosa Pers.

Retour à Constantine (29-31 mai).

A deux heures du matin nous quittons Biskra, et des hauteurs du col de Sfa, nous jetons un dernier regard sur le « pays bleu » en ce moment couvert du sombre manteau d'une nuit sans étoiles.

Nous reprenons la route parcourue à l'aller, sans autre incident que la rencontre, près d'El Kantara, d'un douar en marche pour changer de campement. C'est en effet l'époque où les

tribus arabes s'éloignent du désert et viennent chercher dans les campagnes de Batna et de Constantine une température plus douce et des pâturages moins brûlés du soleil. La caravane se déroule le long de la route sur un parcours de plus de cinq cents mètres.

En tête de la colonne marchent les chefs ; à notre approche, nous les voyons s'écarter de la voie, se consulter, et délibérer sans doute sur le parti à prendre. Après quelques instants d'hésitation, ils reprennent leur marche et nous voyons défilier devant nous tout le personnel du douar, les hommes à pied ou à cheval, de nombreux chameaux, les uns portant des atatiques, espèce de palanquins, sur lesquels sont hissés les femmes et les enfants, les autres chargés de tentes, d'ustensiles, de tout le matériel de campement. Dans le milieu de la caravane, cheminent les vaches, les moutons et les chèvres, et derrière eux un véritable bataillon de chiens. Le conducteur de notre diligence, ne se laissant pas intimider par cette masse mouvante, pousse vivement ses chevaux et pénètre dans la colonne, distribuant des coups de fouet en même temps que des jurons à droite et à gauche. Le douar s'agite et se disperse comme une fourmilière sous le pied d'un passant, et la route s'ouvre librement devant nous.

Le temps qui était resté sombre depuis notre départ de Biskra devient pluvieux à notre approche de Batna, et bien qu'il nous restât encore quelques heures avant la nuit, il nous fut impossible d'aller revoir, comme nous nous l'étions promis, le Genêt bleu, *Erinacea pungens*, sur la colline où nous l'avions cueilli.

Le botaniste qui ne fait que passer à Constantine, et ne peut se lancer dans une excursion lointaine, n'a rien de mieux à faire que de décrire un cercle autour de la ville en s'arrêtant surtout sur les hauteurs de Sidi-M'Sid. Cette fois, au lieu d'aborder directement la montagne, nous fîmes la course en sens inverse en descendant du boulevard du nord sur le moulin Lavie, par un petit sentier qui aboutit à la cascade du Rhimmel. Cette cascade est encadrée par des rochers d'un aspect très pittoresque, qui s'élèvent comme une muraille, à une hauteur de plusieurs centaines de mètres ; son effet doit être grandiose dans la saison des pluies. De l'autre côté de la rivière, au milieu d'un riant paysage, on trouve les bains de Sidi-M'Sid. Des sources d'eaux chaudes alcalines et sulfureuses remplissent des piscines

en plein air qui servent à la fois de lieux de dévotions pour les femmes juives et arabes et de récréation pour la population européenne.

C'est un but de promenade. Au-dessous des sources, dans un jardin complanté d'orangers et de grenadiers, se trouve un hôtel et un café-restaurant fort en vogue.

Poursuivant notre route, en contournant les masses rocheuses qui forment au nord un rempart naturel de Constantine, nous faisons, malgré les ardeurs du soleil et les caresses fatigantes des moustiques, une fructueuse herborisation, notamment dans les éboulis de rochers. Puis, comme dans notre première excursion, nous revenons par le cimetière juif, les carrières et l'usine à gaz.

Voici la liste des plantes que nous avons récoltées dans notre double exploration :

Ranunculus arvensis L.	Turgenia latifolia Hoffm.
Delphinium Staphisagrium L.	Ptychotis verticillata Duby.
Brassica Gravinæ Ten.	P. heterophylla Koch.
Sinapis hispida Schousb.	Carum incrassatum Boiss.
Moricandia arvensis DC.	Athamanta sicula L.
Lepidium sativum L.	Scabiosa stellata L.
Biscutella lyrata L.	Micropus supinus L.
Helianthemum rubellum Presl.	M. bombycinus Lag.
H. niloticum Pers.	Microlonchus Clusii Sp.
Velezia rigida L.	Centaurea apula Lam.
Silene fuscata Link.	C. napifolia L.
S. bipartita Desf.	C. pullata L.
S. muscipula L.	Carduus macrocephalus Desf.
Lavatera trimestris.	Phagnalon saxatile Cass.
Anagyris foetida L.	Catanance cærulea L.
Ononis Columnæ All.	C. lutea L.
Medicago orbicularis All.	Notobasis syriaca Cassini.
M. turbinata W.	Othonna cheirifolia L.
M. tribuloides Lam.	Scorzonera undulatifolia.
M. minima Lam.	Anagallis Monellii L.
Trifolium scabrum L.	Convolvulus cantabricus L.
T. resupinatum L.	C. undulatus Cav.
Hippocrepis unisiliquosa L.	C. mauritanicus Boiss.
H. minor Munby.	Echium grandiflorum Desf.
Onobrychis alba Desv.	Cynoglossum cheirifolium L.
Ebenus pinnata Ait.	Celsia cretica L.
Sedum hispidum Desf.	Antirrhinum tortuosum Bosc.
Umbilicus horizontalis Guss.	Thymus algeriensis Boiss.
Daucus maximus Desf.	Var. du T. hirtus.

<i>Salvia argentea</i> L.	<i>Avena barbata</i> Brot.
<i>Phlomis Herba Venti</i> L.	<i>Cynosurus Crista Galli</i> .
<i>Stachys circinata</i> Munby.	<i>var. polybracteatus</i> Poir. et Coss.
<i>Teucrium polium</i> L.	<i>Sclerochloa rigida</i> Pans.
<i>Ajuga Iva</i> L.	<i>Trisetum flavescens</i> P. de B.
<i>Plantago albicans</i> L.	<i>Bromus macrostachys</i> Desf.
<i>Iris juncea</i> Desf.	<i>B. rubens</i> L.
<i>Ornithogalum arabicum</i> L.	<i>Brachypodium distachyon</i> R. et Sch.
<i>Andropogon hirtus</i> L.	<i>Ægilops squarrosa</i> Willd.
<i>Stipa gigantea</i> Lag.	<i>Ægilops ventricosa</i> Tausch.

De Constantine à Alger (1^{er} au 3 juin).

Notre intention était de nous rendre à Alger par Bougie et de traverser les gorges si pittoresques du Châbet-el-Akra, mais il n'y a d'autre communication entre Bougie et Alger que par la mer, et un seul service par semaine, et comme nous avions laissé passer le jour du départ cela eût entraîné pour nous un séjour à Bougie qui dépassait les limites que nous nous étions tracées, Il était cependant un moyen bien simple de tout concilier, c'était de faire une pointe sur Bougie, puis, revenant sur nos pas, de rejoindre la diligence au Bordj des Beni-Mansours ; personne à Constantine ne sut nous indiquer cet itinéraire, et nous dûmes nous résigner à faire le long trajet de Constantine à Alger, qui comportait alors dix-huit heures de chemin de fer et autant de diligence,

Le 1^{er} juin, à sept heures du matin, nous quittons Constantine par le chemin de fer de l'Ouest-Algérien, pour prendre à El-Guerra la ligne de Sétif. Dans le parcours nous traversons une série de plateaux parfois cultivés en céréales, blé et orge, le plus souvent arides et dépourvus de toute végétation, avec cet horizon mobile de montagnes qui tantôt s'éloignent et tantôt se rapprochent de nous.

A la station de Hamman, des monticules de sable s'élèvent en forme de dunes, et ce paysage sablonneux se continue aux stations de Tixier et d'Aïn-Tassera.

A quatre heures de l'après-dîner nous atteignons Bordj-Bou-Arréridj, petite ville célèbre par sa belle défense contre l'insurrection arabe de 1871. C'est là que s'arrêtait alors la voie ferrée ; la route se poursuivait en diligence.

Jusqu'à Béchir la campagne que nous avons sous les yeux

est plate, aride, triste ; mais dès que nous avons franchi le col, nous entrons dans une région montagneuse et pittoresque, éclairée par un splendide soleil couchant.

Les premiers plans, fortement ravinés, sont déjà dans l'ombre ; puis diverses chaînes de montagnes s'estompent dans une brume bleuâtre, tandis qu'à l'horizon les crêtes des monts plus élevés se dessinent en relief sur un ciel illuminé par les derniers rayons du soleil. Nous descendons rapidement dans une gorge sauvage, en côtoyant un ravin qui, du haut de la diligence et dans l'ombre de la nuit, nous paraît un abîme sans fond.

Après une belle nuit sous un ciel splendidement étoilé, nous arrivons à sept heures du matin à Bordj-Bouïra (le fort du Petit-Puits), village qui paraît appelé à une certaine importance. On y voit une minoterie à vapeur, et diverses fabriques en activité ; malgré l'heure matinale, la route qui forme la principale rue a un aspect plein d'animation.

En attendant l'heure du départ de la voiture qui doit nous conduire à Palestro, nous faisons quelques pas dans la campagne, où nous rencontrons : *Inula odora* L., *Phlomis biloba* Desf., *Thymus numidicus* Poir.

A huit heures et demie nous nous remettons en route, et en peu de temps nous atteignons les montagnes du Djurjura dont la veille nous admirions les crêtes noyées dans les teintes orangées du soleil couchant. Une descente rapide nous conduit dans la vallée de l'Oued-Saëd. Plus loin c'est l'Oued-Chima dont le lit desséché est rempli de Lauriers roses en pleine floraison.

Thiers est un village de création récente, admirablement situé dans un cirque de collines verdoyantes qui dominent de loin la crête du mont Bou-Zegza, au pied duquel commence la vaste plaine de la Mitidja.

Il est midi : le sol est chauffé à blanc par les rayons du soleil qui tombent perpendiculairement. La campagne est silencieuse ; de rares troupeaux se sont réfugiés à l'ombre des arbres et s'y tiennent immobiles pendant que leurs gardiens dorment sous leurs tentes. Nous touchions fort heureusement au terme de la partie de notre voyage qui devait s'effectuer en diligence, car, par une bonne chance, le chemin de fer venait d'inaugurer, la veille de notre arrivée, la section de Palestro à Menerville.

A midi et demi nous arrivons à Palestro. En traversant la ville pour nous rendre à la gare du chemin de fer, nous aper-

cevons le monument commémoratif de la défense héroïque des habitants de Palestro lors de l'insurrection arabe de 1871. Malgré leur courage, ils durent succomber sous le nombre des assaillants ; les Arabes vainqueurs détruisirent la ville, qui depuis a été rebâtie et placée sous la protection d'un fort considérable élevé sur le point culminant.

N'oublions pas de noter, dans le parcours de Thiers à Palestro, la première apparition, pour nous, d'une plante qui foisonne dans l'Afrique septentrionale et fait le désespoir des laboureurs ; je veux parler du Palmier nain, *Chamærops humilis* L.

A deux heures cinquante-trois minutes, nous quittons Palestro. La voie ferrée s'engage au bout de peu de temps dans les gorges de l'Isser, célèbres presque à l'égal de celles de Chabet el Akra. Le torrent se précipite dans l'écartement de la roche qui s'ouvre, se fend et forme de chaque côté une immense muraille d'où s'échappent par intervalle de nombreuses cascades. Ces gorges sont très boisées et, dit-on, fréquentées par des singes. Le chemin de fer traverse ce site pittoresque comme un sceptique insoucieux des beautés de la nature ; il se dérobe sous des tranchées et des tunnels, emplissant l'étroit passage de son long panache de fumée, et ne laissant que de rares éclaircies qui découvrent tantôt des pans de rochers et tantôt des bouquets de verdure suspendus sur l'abîme.

A Beni-Amran nous entrons dans un cirque formé de mamelons onduleux, couverts de plantations de vignes. A Souk-el-Haad les vignobles sont encore plus nombreux. Comme plantes sauvages nous notons en passant *Salvia bicolor* et *Ricinus communis* L.

Menerville au col des Beni-Aïcha eut, en 1871, le sort de Palestro ; comme cette dernière, elle est aujourd'hui entièrement reconstruite.

De Bellefontaine, nous avons une échappée sur la mer du côté de l'Alma, tandis que sur notre gauche nous voyons se dresser la chaîne de l'Atlas. C'est la portion orientale de cette immense plaine de la Mitidja qui a recouvré son ancienne splendeur ; ses riches cultures de céréales, ses bois de Chênes-Lièges, la forêt de la Reghaïa, les vignobles de la Maison-Carrée, les jardins des horticulteurs qui, depuis quelques années, ont donné une grande extension à leur industrie, se succèdent rapidement sous nos yeux comme les tableaux d'un diorama.

A la nuit tombante nous arrivons à Alger.

Alger. — Bouzaréa. — La Pointe-Pescade. — Retour
(2—6 juin).

Le lendemain de notre arrivée, notre premier soin fut d'aller visiter MM. Battandier et Trabut, tous deux professeurs à l'École de médecine et de pharmacie d'Alger, botanistes distingués dont M. Perroud avait fait la connaissance lors de la session tenue à Alger, en 1881, par la Société pour l'avancement des sciences, session pendant laquelle M. Trabut avait dirigé une excursion dans la haute Kabylie, à laquelle M. Perroud avait pris part, et dont le compte-rendu figure dans les Annales de la Société botanique de Lyon. Depuis qu'ils se sont fixés à Alger, MM. Battandier et Trabut n'ont pas cessé de s'occuper d'études botaniques, et, en ce moment, ils publient une Flore algérienne, dont le besoin se faisait vivement sentir aux botanistes qui n'avaient, pour la détermination des plantes de l'Algérie, que le catalogue de Munby, ouvrage sans description, incomplet et, du reste, épuisé. La première partie de la Flore de MM. Battandier et Trabut, qui comprend la section des Monocotylédones, a déjà paru, et nous faisons des souhaits que nous leur avons, du reste, exprimés de vive voix, pour que la suite de l'ouvrage ne tarde pas trop à paraître. Dans l'espoir de les y rencontrer, nous allâmes tout droit à l'Hospice civil, situé dans Mustapha inférieur; M. Trabut seul s'y trouvait; il nous accueillit avec cordialité et s'empessa de nous faire visiter l'Hospice, où nous remarquâmes le soin avec lequel on avait appliqué aux différents services les principes d'hygiène aujourd'hui reconnus, et ce qui nous intéressait plus particulièrement, le Jardin botanique, création de M. Trabut, dans lequel il nous fit récolter *Daucus setifolius* Desf., *Absinthium arboreum* Lam., *Lavandula dentata* L. et *Pyrethrum anacyclus* DC.

Dans l'après-midi MM. Battandier et Trabut vinrent nous rendre visite à l'hôtel et, avec une extrême obligeance, ils passèrent une partie de la soirée à inspecter les plantes récoltées pendant notre voyage et à en faire la détermination.

La flore des environs d'Alger est riche, et M. Trabut ne fit qu'aller au-devant de nos désirs en nous proposant une excursion pour le lendemain. Il hésitait entre la forêt de Reghaïa, où nous eussions rencontré les plantes amies des bois et des maré-

cages, et les pentes du Bou-Zaréa, montagne de 402 mètres qui s'élève au sud-ouest d'Alger, non loin des portes de la ville. La proximité et la beauté du site firent pencher la balance en faveur de cette dernière localité.

Dès le matin du 5 juin, sous la conduite de notre aimable guide, nous nous dirigeons vers le Bou-Zaréa, en passant par la rue de Bab-el-Oued, puis successivement devant les fours à chaux, la cité Bugeaud et les carrières de calcaire bleu de Saint-Eugène. Après quelques circuits, nous pénétrons dans un étroit vallon où des sources abondantes produisent une fraîcheur et une humidité favorables à la végétation ; c'est là que MM. Battandier et Trabut ont acheté une petite propriété dans laquelle ils entretiennent avec soin les plantes sauvages qui y croissent spontanément et en ont introduit un certain nombre d'autres. Au sommet du ravin s'élevait l'oratoire de Sidi-Abdel-Kader, dont ils ont fait un pied-à-terre. M. Trabut se trouvait donc sur un terrain de lui bien connu, aussi nous fit-il récolter les plantes à poignées.

A l'entrée du vallon, un pied de *Verbascum sinuatum* L. donne occasion à M. Trabut de nous signaler un phénomène particulier à cette plante et dont nous faisons l'expérimentation. Si on lui inflige un léger choc, après un intervalle de quelques secondes, on voit la plupart de ses fleurs se détacher de leurs tiges et tomber successivement comme des gouttes de pluie. Il y a là un fait de sensibilité analogue à celui que présente dans ses feuilles le *Mimosa pudica*, dont l'explication serait du domaine de la physiologie végétale.

Nous récoltons successivement :

Lamarckia aurea Moench.
Echium plantagineum L.
Andryala sinuata L.
Solanum nigrum L.
Centaurea pullata L.

Micromeria græca Benth.
Avena barbata Brot.
A. sterilis L.
Biscutella raphanifolia Poir.
Linum corymbiferum Desf.

A propos de cette dernière plante, M. Trabut nous fait observer deux formes, l'une à long style, l'autre à longues étamines. Il nous signale, en outre, la différence de coloration dans les fleurs entre les plantes du bas du vallon, qui sont d'un jaune orange, et celles du sommet du Bou-Zaréa, qui sont d'un jaune pâle, presque blanches.



Lavatera trimestris L.	Hypericum ciliatum Lam.
Lagurus ovatus L.	Calystegia barbara Pomel.
Rubia peregrina L.	Aristolochia sempervirens L.
Sium siculum L.	A. altissima Desf.
Psoralea bituminosa L. var.	Grammitis leptophylla Sw.
Salvia viridis L.	Acanthus mollis L. var. latifolius.
Sisymbrium amplexicaule Desf.	Sempervivum arboreum L.
Calamintha hirta.	Lavatera hispida Desf.
Atractylis cancellata L.	Anarrhinum grandiflorum.
Centrophyllum lanatum DC.	Fissidens crassipes var. Philiberti.
Carlina lanata L.	Asplenium palmatum Lam.
Trisetum panicum.	Asplenium aliantum nigrum var.
Trifolium isthmœcarpum Brot.	Virgilii.
T. pallidum W. Kit.	Papaver setigerum DC.
Lychnis macrocarpa Boiss. et Reut.	Vicia altissima Desf.
Vulpia ligustica Link.	Lythrum flexuosum Lag.
Carex divulsa Good.	Vicia media L. K.
Agrostis verticillata Vill.	Linum grandiflorum Desf.

Ce magnifique Lin est étranger à la localité, il a été semé avec des graines tirées d'Oran, où il est spontané :

Lavandula dentata L.	Convolvulus tricolor L.
Daucus maximus Desf.	Trifolium angustifolium L.
Ferulago sulcata Desf.	Lathyrus tingitanus L.
Cerasus avium Lois.	L. clymemum L.
Gnaphalium saxatile.	Tolpis altissima Pers.
Plagiis virgatus DC. var. corymbosus.	Briza maxima L.
Phalaris brachystachys Link.	Crepis virgata Desf.
Quercus Ballota Desf.	Convolvulus siculus L.
Rumex bucephalophorus L.	Bromus mollis L. var. glaber.
Linaria reflexa Desf.	Urospermum picroides Desf.
Clinopodium Munbyanum.	Bellis annua L.
Cistus monspeliensis L.	Oxalis villosa.
Calycotome villosa Link.	Arenaria rubra L.
Bartsia viscosa L.	Holcus lanatus L.

Nous étions arrivés au village de Bou-Zaréa et nous nous y arrêtàmes pour déjeuner à l'hôtel de France.

Du sommet de la montagne, où l'on arrive sans peine, on a une vue splendide du côté de l'ouest. Malgré une légère brume qui couvrait la campagne, nous découvriens dans le lointain le tombeau de la Chrétienne, la Trappe de Staouéli et la baie de Sidi-Ferruch, où débarqua l'armée française qui devait conquérir l'Algérie.

Nous passons à côté du marabout de Sidi-Nouman et de

quelques koubbas ombragées par des Palmiers nains d'une taille peu ordinaire.

Continuant notre herborisation nous récoltons, chemin faisant, soit sur les hauteurs, soit sur les pentes nord de la montagne, les plantes suivantes :

Plantago serraria L.	Scorpiurus sulcatus L.
Trifolium stellatum L.	S. subvillosus L.
Scabiosa maritima L.	S. vermiculatus L.
Lavandula Stœchas L.	Onobrychis Caput Galli Lam.
Cytinus Hypocistis L.	Œnanthe anomala Cass.
Genista tricuspidata Desf.	Carduncellus pectinatus DC.
Daphne Gnidium L.	Ononis monophylla L.
Erica arborea L.	Ervum hirsutum L.
Erythrœa centaureum Pers.	Bromus macrostachys Desf.
Scilla peruviana L.	Cachrys tomentosa Desf.
Arundo festucoides Desf.	Silene disticha W.
Inula odora L.	Centaurea Tagana Brot.
Marrubium hirsutum.	Delphinium pentagynum Desf.
Quercus pseudo coccifera Desf.	Teucrium lucidum L.
Scolymus maculatus L.	Serratula mucronata Desf.
Phalaris paradoxa L.	Astragalus caprinus L.
Carlina sulphurea Desf.	A. laniger Desf.
Carduncellus cœruleus DC.	Helichrysum Fontanesii Camb.
Atractylis gummifera L. ou Carlina gummifera Less.	Gerontopogon glaber L.
Gastridium lendigerum Gaud.	Phaca bætica L.
G. muticum Spr.	Coronilla glauca L.
Lonicera implexa Ait.	Ephedra fragilis Desf.
Ornithogalum narbonense L.	Euphorbia Bivonæ Steud.
Mentha Pulegium L.	Helianthemum lævipès Pers.
Myrtus communis L.	Milium cœrulescens Desf.
Eryngium tricuspidatum L.	Daucus gummifer Lam.
	Onopordon algeriense Pomel.

La journée était trop avancée pour que nous eussions le temps de pousser jusqu'à la Pointe-Pescade et de revenir par les bords de la mer ; il fallut nous contenter de suivre la grande route et chemin faisant de récolter sur les rochers qui la bordent : *Umbilicus gaditanus* Boiss., et *Statice psiloclada* Boiss. De Saint-Eugène, une voiture nous ramenait rapidement à Alger, où nous faisons nos adieux à M. Trabut en lui exprimant notre reconnaissance et nos regrets de ne pouvoir accepter ses offres gracieuses de nous conduire sur d'autres points des environs d'Alger. L'herborisation si fructueuse que nous venions de faire pendant une charmante promenade était des plus encourageantes ; mais notre départ était fixé au lendemain.

En effet, le 6 juin, à cinq heures du soir, nous reprenions la route de Marseille sur le même paquebot, la *Ville-de-Tunis*, qui nous avait amenés. Pendant que le bateau s'éloignait à toute vapeur du rivage, nous contemplions, du haut de l'arrière-pont, le magnifique panorama que présente la ville d'Alger, vue de la mer. Au premier plan, le port, les docks, le boulevard de la République et sa ligne de maisons d'un style élégant, la place du Gouvernement avec la statue du duc d'Orléans, qu'on a eu le bon goût de respecter, la grande mosquée Djama-Kebir, puis toute la ville moderne, ses églises, ses monuments ; au-dessus, étagée sur les flancs de la colline, la ville arabe, ses rues étroites et tortueuses comme un labyrinthe, ses maisons serrées et groupées sans art, et dont les teintes crayeuses resplendissaient sous le ciel bleu, aux rayons du soleil couchant ; à droite, l'église de Notre-Dame d'Afrique se détachant en plein relief, des villas élégantes, le bourg Saint-Eugène et la Pointe-Pescade ; à gauche, le double faubourg de Mustapha, Mustapha inférieur, Mustapha supérieur, puis la colline semée d'habitations et de verdure, formant un arc de cercle qui se perd dans le lointain pour aboutir au cap de Matifon. Les objets, d'abord distincts, semblaient, au fur et à mesure de l'éloignement, se rapprocher, se condenser, se rapetisser en s'enveloppant d'une brume vaporeuse. Ce ne fut bientôt qu'une masse confuse, s'effaçant peu à peu, jusqu'au moment où tout disparut à nos yeux comme un décor de théâtre à la chute du rideau.
